

eux et son époux. Il n'échappe à personne, combien la mère de famille exerce d'influence sur ses enfans et ses engagés. Tout est moral chez elle : aussi, époux, enfans et serviteurs, tous se ressentent de cette salubre influence que la femme vertueuse ne manque jamais d'avoir. Aussi, le régime patriarcal des familles à la campagne excite l'admiration comme il commande le respect de tous ceux qui en connaissent le mérite.

Si de la famille, la femme passe à la société, elle ne se reproduit pas sous de fausses couleurs : vous la retrouvez partout la même. Elle n'a pas toujours en partage l'instruction, mais l'éducation du cœur est là, et sous le rapport de ces formes qui font le bonheur dans les relations d'homme à homme, elle possède éminemment ces qualités qui en vous méritant les bonnes grâces de vos semblables, vous facilitent les moyens d'opérer le bien. Voyez la dans quelque occasion que ce soit, au milieu d'une contagion, comme au sein des plaisirs, au chevet du malade et du moribond, comme au milieu des délices de la société, dans les épreuves et les désagrémens inséparables de certaines œuvres de charité, comme dans la jouissance de la paix, et de la plus parfaite tranquillité, la Canadienne est toujours gaie, intrépide, obligeante, aimable, ce mot veut tout dire. S'il était permis d'évoquer des souvenirs qui retracent ce que nombre d'entre elles, ont, dans des temps de tourmente politique, fait en Canada, je pourrais vous parler de dévouement, de courage, d'intrépidité même, de désintéressement toujours ; et si je ne résistais pas au penchant que j'éprouve d'en nommer de ces femmes, de ces anges consolateurs, combien ne m'exposerais-je pas à blesser cette modestie qui accompagna toujours le vrai mérite ! Je laisse à ceux et à celles qui en savent là dessus, probablement plus long que moi, de s'honorer que l'humanité recouvre des intelligences si belles et si bonnes.

Vous comprenez facilement, Mesdames et Messieurs, combien il importe que le caractère de la Canadienne, soit aussi bien prononcé, et se soutienne aussi fermement à l'étranger, que chez nous. Car nous serons respectés en proportion, non seulement de nos vertus publiques, mais aussi de nos qualités sociales ; et je vous le demande, quelle cause peut, dans ce sens, agir plus puissamment à notre avantage, que la réputation bien méritée des femmes de ce pays, au dehors. Et comme une réputation sur un point aussi essentiel, ne se peut soutenir, qu'autant qu'elle est solidement établie, jugez de l'intérêt que l'on devra toujours prendre au bien être de notre société, si on retrouve à l'étranger, nos canadiennes, ce qu'elles doivent être chez elles ! Outre qu'il importe, au point de vue de l'honneur national, qu'il en soit ainsi, il est évident que sous nombre d'autres rapports, nous devons désirer comme faire en sorte qu'il n'en soit pas autrement. Et assurément que les maris, les fils et les parens auront plus d'influence, plus de crédit, plus de respectabilité au loin, si les familles dont ils sont les chefs ou les membres, offrent à l'observation, comme au respect des étrangers, des femmes à la hauteur de leur position.

Rien de plus naturel que la pensée plus importante encore, que la destinée de la femme en Canada, est liée aux destinées du pays. Rien n'est plus certain que cela. En Amérique où tout marche à pas de géant, où, comme je l'ai déjà observé, le talent, l'industrie, le mérite, le succès sont les vrais et seules titres de noblesse ; où la sottise aristocratique avec son cortège de ridicules prétensions, n'est vénérée que par ceux qui se méprennent sur leur position, où l'on apprend pratiquement ce que c'est que la dignité de l'homme, il nous faut des mères de familles capables

de former des citoyens ; il nous faut des jeunes filles qui sachent se respecter et se faire respecter des leurs et des autres ; il nous faut non seulement de charmantes femmes qui fassent les délices de la société, par tout ce que les grâces et les dons d'une intelligence cultivée, confèrent à un haut degré, mais il nous faut aussi des citoyennes, il faut des Cornélie's capables de préférer l'avenir de leurs fils aux attraits séduisants d'agrémens puériles, et qui sachent ne jamais fléchir, lorsque l'éducation de leurs enfans, leur fait un devoir de s'y dévouer, du moins de la faire accomplir. Il n'appartient qu'à celui qui est l'arbitre des destinées humaines, de régler la nôtre, et comme l'avenir nous est inconnu, et que ça n'est que d'après des conjectures, que nous pensons quelquefois, nous le révéler à nous-mêmes et aux autres, il importe que nous nous préparions à faire face à tous les contingens dont l'histoire du genre humain nous enseigne la possibilité. Quelque soit donc notre destinée, quelque soit éventuellement, l'état de société qui nous attend, n'oublions jamais que nous devons nous former, et que les mères et les sœurs contribueront éminemment à cet œuvre de première importance, si elles-mêmes sont devenues compétentes à remplir leur haute mission. Et si, malheureusement, par négligence, ou par mauvaise volonté, elles ne se qualifiaient pas pour accomplir une tâche d'un aussi haut intérêt, elles auraient à rendre à Dieu, et à la société, un compte terrible ; leur mémoire au lieu d'être honorée, serait maudite, et elles-mêmes seraient dès leur vivant, en proie aux remords les plus cuisans, lorsqu'envisageant leurs enfans, il leur arriverait de réfléchir sur leur destinée. Encore une fois, quelque soit notre avenir, quelque soit la forme de gouvernement sous laquelle vous et moi, ou nos enfans, aussi bien que les générations qui nous remplaceront, auront à vivre, les femmes, si elles connaissent leurs devoirs, en sauront mesurer l'étendue ; leur éducation éclairée leur en facilitera l'accomplissement, et tout en conférant à leurs enfans, le premier des bienfaits, l'éducation, elles descendront, sans crainte, dans la tombe, laissant après elle, un nom honorable et honoré.

En faut-il d'avantage, mesdames et messieurs, pour bien comprendre ce que les femmes sont appelées à faire dans la famille et dans la société, quelle est leur position, quel est leur avenir ? Une plume mieux exercée que la mienne, eût tracé, en caractères de feu, tout ce que je vous ai dit ; je ne l'ai pas fait ; votre imagination suppléera à ce que j'ai omis, et chacune de vous, doit sentir, et à chacune le cœur le dit, je n'en doute pas, que le sort de la patrie, dépend essentiellement des femmes.

Voyons maintenant, quels sont les moyens de rendre les femmes ce qu'il importe qu'elles soient.

Personne n'ignore combien les principes inculqués dans la jeunesse, ont d'influence sur tous les incidens de la vie, et chacun sait, quoique un grand nombre de personnes y songent rarement, que des impressions reçues dans l'enfance, surgissent souvent, des actions, et même une succession d'actions dont résultent, presque toujours, le bonheur ou le malheur de ceux qui dans un âge tendre, ont été bien ou mal impressionnés. Il me serait facile par nombre de citations, d'exemplifier ce qui, de soi-même, est évident ; deux traits suffiront. Remettez un enfant entre les mains d'une nourrice ou d'une bonne sans intelligence, ou ignorante, ou superstitieuse, qui lui parle de revenans, qui lui inspire des craintes puériles, et fait naître chez lui, des espérances outrées, et de nature à ne jamais se réaliser, il grandira en se berçant de folles espérances ; il sera craintif dans sa jeunesse et souvent lâche tout sa vie : la lâcheté le rendant vil et méprisable à ses propres yeux, il deviendra vil et méprisable aux yeux des autres.